

Naissant du mystère comme d'un rêve qui s'éveille à la réalité, l'*Allegro* semble prendre conscience avec ravissement du spectacle de la Nature et chante un vibrant hymne à la création qui traduit bien la grandeur comme la naïveté impétrante du message "brucknérien". Il sourd du silence avec un frémissement cosmique - les cors - puis c'est l'orchestre tout entier qui gonfle, s'amplifie et semble escalader les cieux, mu par une force irrésistible. Des roulades chromatiques dans les basses traduiraient-elles que le compositeur lui aussi est saisi de quelque crainte mêlée de respect devant le spectacle que peut offrir alors la Nature ?

Le développement atteint, s'entend le choral "brucknérien" sorti du signal des cors au début de ce mouvement ; des cors qui seront très à la fête d'ailleurs tout au long de la symphonie, comme les autres cuivres. Mais ce ne sont pas des angelots qui soufflent dans de petites trompettes !

Un second thème peut se remarquer avec des traits beaucoup plus ... religieux ! Cette glorification de la Nature, l'œuvre de Dieu, se termine en une splendeur grandiose, sur encore un signal des cors dont on admirera la très riche ornementation.

Dans l'*Andante quasi Allegretto* s'expriment des coloris très chauds, des différenciations de registres et plans très subtiles. Nous assistons à une sorte de prière : ici l'âme, face à la beauté du monde, reste presque sans voix. Des notes s'égrènent et se perdent dans un silence infini.

Bruckner prend son temps, nous aussi. Rien de mièvre, d'étriqué, de "fabriqué" dans cette contemplation mais au contraire une vibration intense. Un chant pur, en demi-teinte, sort du plus profond de l'être. Devant la beauté de la Nature, de la Création, Bruckner, et d'aucuns avec lui, nous nous agenouillons et demeurons dans une attitude dense, grave, sereine. Fin de l'intense méditation.

Pour dire quelques mots du *Scherzo* nous n'irons pas chercher l'éditeur Eduard Hanslik, critique émérite qui étendait son anti-wagnérisme militant aux monuments "brucknériens" mais tout de même ardent défenseur du contemporain Johannes Brahms en pleine création symphonique. A ce qui est plaisir ineffable de prendre son temps, il parle de longueurs cruelles, désorganisées, peu claires et violentes, en un mot des soubresauts dans un océan d'ennui ! Profitez plutôt du naturel du mouvement de cette symphonie alors sylvestre, écrit au rythme d'un Ländler. Et si votre imagination veut y retrouver des scènes de chasse ou une tempête dans la forêt, un orage qui surprendrait des chasseurs ? Des galops dans la clairière ? Quelques images propres au fantastique. Allez, laissez vagabonder : c'est le seul but du compositeur. Il n'a aucun programme à vous délivrer si ce n'est celui que vous écrivez par votre écoute attentive. Il s'abandonne à la durée existentielle et vous propose de le suivre.

L'orchestration du *Finale* semble vouloir traduire par son piétinement lourd la marche des Elus vers un Ciel entrevu depuis les premières notes comme une échappée entre les sommets des arbres de la forêt, au-delà de la canopée. Il sera finalement atteint. D'où cette griserie instrumentale impressionnante, cette forme embryonnaire de musique répétitive, cette manière de revenir inlassablement sur des motifs utilisés en les agrémentant, les irisant, les remodelant, loin tout de même d'un Wagner avec ses leitmotivs. Enfin, ce vaste crescendo ponctué de quelques hoquets dignes des soubresauts "walkyriens" nous conduit à une coda...

Coda somptueuse qui termine l'œuvre comme une évidence, sans fracas mais frémissante, une sorte de carillon symbolique exprimé par les cuivres. Un final en tout point cohérent dans sa monumentale unité, où l'amour de la Nature veut confluer en l'amour de Dieu. Tout Bruckner est là avec son côté naïf, mystique, sensuel, architecturé, révélé de façon profondément humaine, splendide. L'homme émeut. Unifiée, le "ménestrel de Dieu" vient d'achever sa Quatrième cathédrale sonore, « dans un ample Hosanna où s'affirme, élargie aux dimensions mêmes de la création qu'il contemple, la puissance visionnaire du musicien. »

Jean Gallois - musicologue.

Les flèches montent et monteront encore toujours plus haut dans le ciel, vers Lui.

Vibrant hommage teinté de mysticisme, la *Quatrième* est bien cette vaste méditation sur le passé, l'infini et la mort. Elle est aussi une irrésistible mise en scène sonore de la fragilité humaine.

*« Bruckner est dans l'histoire de l'art européen, un des très rares génies à qui le destin imposa de donner un corps au surnaturel, de s'emparer du divin, de le contraindre à faire irruption dans notre monde humain [...]. Ce musicien était, en réalité, un successeur de ces mystiques allemands qui ont nom Maître Eckhart, Jakob Böhme ... »*

Wilhem Furtwangler, chef d'orchestre (1886-1954), dans *Furtwangler* - Belfond éditeur.

